

La rixe

Ça cogne à la porte. Ça gueule dans les couloirs. Les nuitards sont de retour. Ceux-là, ils ne respectent rien ni personne. Tous les matins c'est la même chose. Ils ont picolé, ils chantent, ils crient, ils se bagarrent dans les couloirs, et réveillent tout le monde. Mais bon, je ne leur en veux pas vraiment. Tous ceux qui les critiquent oublient un peu vite que les nuitards ont une vie de merde et aucun espoir d'en sortir. Alors ils font chier le monde, comme une sorte de vengeance. De toutes façons, ils savent que personne ne leur dira rien. Ces tarés sont prêts à te casser la mâchoire pour un regard de travers, alors pensez-vous, aller leur dire de fermer leur gueule quand ils sont dans cet état, c'est signer son arrêt de mort. De toutes façons, ils savent que, au bout du compte, c'est nous qui gagnerons. Alors s'ils peuvent nous dominer d'une manière ou d'une autre en attendant, ils ne se gênent pas pour le faire. J'imagine que ça fait partie de la nature humaine. Quand je dis que c'est nous qui gagnerons, c'est que ces types n'ont aucun avenir. Quand tu deviens nuitard, c'est que tu as atteint le terminus. Pas de retour possible. Les boulots de nuit qui leur détruisent la santé, le salaire ridicule, les logements de premier niveau jusqu'à la fin de leurs jours. Les mecs sont condamnés. Nous, on est là temporairement. Ils le savent, on le sait, et, forcément, ça rend les relations compliquées. Ce qui m'emmerde, c'est pas que les nuitards gueulent quand ils rentrent se coucher, c'est que moi aussi j'habite dans un logement de premier niveau, et que je dois donc me taper leur cirque tous les matins. Il faut que je me barre d'ici, et rapidement. Je n'en peux plus de ce trou à rat, la chambre minuscule, les chiottes dégueulasses, le bruit, et surtout les gens. C'est qu'il y a des cas dans les N1. La fille de la chambre au bout du couloir, je crois qu'elle a jamais pris de douche de sa vie. Elle pue, c'est une horreur. Et l'autre taré du premier étage qui écoute l'hymne russe à fond tous les soirs avant d'aller se coucher, c'est quoi son problème à lui ? Bref, je ne vais

pas pouvoir supporter ça beaucoup plus longtemps. Ça va bientôt faire deux ans que je vis ici, et c'est la limite de ce que je peux supporter. Mais j'ai un plan.

Ce qu'il faut, c'est garder son objectif en tête. C'est tellement facile de se laisser aller, de baisser les bras, et de se satisfaire de tout ça. Mais c'est pas mon genre. Moi, je suis venu ici avec un but, et j'ai bien l'intention de continuer à me battre pour l'atteindre. Et je suis sur la bonne voie. La clé, c'est les heures. Ça, tout le monde le sait. Il y a une majorité de gens qui se disent temporaires dans l'immeuble, mais combien le sont vraiment ? Quand un locataire déménage pour un N2, tout le monde le félicite et l'applaudit. Mais en secret, tout le monde enrage. Parce que un qui part, c'est une place de plus de prise dans le niveau supérieur, et ça baisse d'autant les chances de ceux qui restent. Alors on parle des heures. *T'en es à combien ? Ils t'en reste beaucoup ? T'as atteint ton quota ?* Ça, pour en parler, ils en parlent, mais j'aimerais bien les voir à l'œuvre. Le matin, je suis le premier à partir. Le soir, le dernier à rentrer. Et ça me parle d'heures ? Faites-moi rire.

Les nuitards m'ont réveillé, il ne me reste plus qu'à me lever. Il n'est pas encore cinq heures, et il n'y a déjà plus de bruit. Ils passent dans les couloirs juste assez longtemps pour te réveiller et t'empêcher de te rendormir, et puis ils rentrent dans leurs appartements où ils s'écroulent comme des masses. Bonne nuit, les gars. Moi, une journée importante m'attend. Mon petit dej', c'est pas grand-chose : un café vite avalé, et un morceau de pain de la veille. C'est qu'il y a de la route, et que je n'ai pas envie d'arriver en retard.

Dans les couloirs de l'immeuble, je suis tout seul. Évidemment, des gars qui te jurent qu'ils sont temporaires, on en trouve par dizaines, mais des gars debout à cinq heures pour aller faire leurs heures, il y en a déjà beaucoup moins. Tant pis pour eux. Pas mon problème. Mon problème, c'est les trois quart d'heure de métro que je dois me taper. Ça non plus je n'aime pas, le métro. On y retrouve la même faune que dans les N1, celle qui commence à me sortir par les yeux. Mais bon, je ne peux pas encore me payer la première classe, alors je vais en seconde. Devant la porte de la station, je vois Luc qui pionce. Un ancien temporaire, il avait l'appartement à côté du mien quand je suis arrivé. Un type sympa, qui n'a pas eu de bol. Il était descendu à cinquante heures. Moi, je m'inquiétais pour lui, mais il disait que ça allait, que c'était une mauvaise passe, que les choses allaient vite revenir à la normale. A la normale mon cul, il est jamais remonté, et ils l'ont déclassé. Il lui a pas fallu longtemps pour s'écrouler. Il allait pas devenir nuitard, il avait pas les épaules, il aurait été une victime et il le savait. Quand il a quitté l'immeuble, je lui ai demandé où il comptait aller, parce que c'était un brave type et que je me faisais du soucis pour lui. Il m'a dit qu'il allait retourner vivre chez sa mère. Mais quelques semaines plus tard je l'ai vu qui dormait devant la station de métro. Ça m'a fait de la peine. Depuis qu'il vit dans la rue, je ne lui ai pas adressé la parole. Pas que je me crois au-dessus de lui ou quelque chose dans le genre, mais il traîne avec une

troupe qui ne m'inspire pas confiance. Le pauvre, il a du trouver des compagnons de fortune, parce que dans la rue, ça rigole pas. Moi, je me suis toujours dit que si un jour ça m'arrivait, je foudrais le camp du quartier. Quitte à dormir dehors, autant aller dans un coin plus accueillant. J'ai jamais compris pourquoi les gars restaient dans les quartier les plus pourris et les plus dangereux. Moi, je crois que j'irai vivre dans la forêt, ou quelque chose dans le genre, histoire de pas me faire racketter par les voyous ou les nuitards défoncés. Mais bon, j'imagine que s'il est là, c'est qu'il a une bonne raison. Et puis moi, de toutes façons, je ne finirai pas comme ça. Il était sympa, Luc, mais on voyait qu'il était faible. Dans tous les cas, ça ne se serait jamais bien terminé pour lui. Au mieux, N1 pour la vie.

Je l'enjambe et je rentre dans la station. Ici aussi, ça pue. Et il y a du monde. Le métro est aérien sur tout la ligne, alors il faut grimper ces marches glissantes en ferraille rouillé pour accéder au quai. L'escalier longe les façade des immeubles, et on passe à quelques centimètres des fenêtres des gens. C'est que la ligne a été construite sur le tard, alors on l'a casée là où on pouvait, entre les immeubles, et des fois c'est sacrément proche. Les habitants, eux, semblent s'en foutre. Ils ont les fenêtres ouvertes, et vivent leur vie avec des inconnus qui montent vers le quai de métro et qui passent à quelques centimètres d'eux. Le matin, ça crée des situations un peu gênantes. Parce que l'humain, le matin, a tendance à être principalement biologique. Alors on monte les marches, et on passe devant des mecs en slip qui se grattent les couilles en prenant leur petit déjeuner, des femmes ébouriffées qui se réveillent en lâchant des gros pets sonores, et des gamins à poil qui courent vers les chiottes. Il faut dire qu'on crève de chaud en ce moment, et que pour avoir un peu de fraîcheur, il faut ouvrir grand les fenêtres aux heures matinales. On perd un peu d'intimité, mais sans ça, ce serait invivable dans les appartements. Moi, je regarde mes pieds, j'essaie de ne pas les déranger. Mais il y a des tarés qui s'arrêtent et qui matent. En général, ils se font engueuler, mais ils s'en foutent.

Le train arrive à 5H14,. Pour une fois, il est plutôt à l'heure. On voit passer les voitures de première classe, avec les vitres teintées. Je me demande s'il y a du monde à l'intérieur à cette heure-ci. Si c'est le cas, à mon avis, c'est des mecs qui rentrent chez eux après une nuit festive, et pas des gars qui vont bosser. Pas à cette heure-ci. Les types qui prennent le métro en première classe ont tendance à se la raconter. Ils te regardent de haut quand tu les croises à la sortie, comme s'ils étaient une sorte d'élite. Sauf que, première classe ou pas, ils prennent le métro, comme les glands dans notre genre. Le jour où ils auront une voiture, là, oui, ils pourront faire les fiers. Mais en attendant, quand il y a un virage serré ou des rails mal soudées, et bien ils sont secoués dans tous les sens, et leur gros cul rebondit sur les sièges, tout comme les nôtres. Alors c'est pas la peine de se prendre pour une altesse quand on a l'arrière-train plein de bleus comme le premier tocard venu. Bref, un jour, moi, j'aurais une voiture. Je sais déjà laquelle. Une *Sonas*, celle qui est sortie il y a deux ans.

C'est pas la plus clinquante, mais elle est fiable et elle en jette avec sa barre de phares avant. Mais bon, avant la voiture, il y a le logement. Passer en N2, déjà, le genre de truc qui change la vie.

Il y a du monde dans la rame et je dois rester debout. Il y a un mec qui fait semblant de ne pas avoir vu une femme enceinte et qui reste assis. Ces mecs-là m'énervent. J'hésite à aller le voir pour l'engueuler, mais je laisse tomber quand la femme enceinte descend à l'arrêt suivant. Mais le type, je l'ai dans le viseur. J'en suis presque à espérer qu'un handicapé ou un vieux entre dans la rame pour qu'il regarde ailleurs et que je puisse lui rentrer dedans. Finalement, le type descend lui aussi. Tant pis, il faudra que je trouve autre chose pour m'occuper. Essayer de pas gerber, par exemple, c'est une bonne occupation. Parce qu'entre l'heure matinale, la position debout, et ce train qui tangué comme c'est pas permis, c'est un exploit de réussir à empêcher le petit déjeuner de se faire la malle. Un exploit réalisé par des centaines de personnes dans le wagon. Et ça m'arrange, parce que si un seul se met à renvoyer la tartine du matin sur le sol, j'imagine déjà la réaction en chaîne. L'apocalypse. Il faut dire que c'est de pire en pire sur la voie. Ils ont fait des virages serrés pour contourner les immeubles, le conducteur, à la bourre comme tous les matins, roule comme un taré, et les voitures de seconde classe sont construites n'importe comment et se balancent de droite à gauche au moindre petit mouvement. Heureusement, on arrive bientôt au centre commercial, le train va se vider, et j'aurais sans doute un endroit où m'asseoir. Ceux qui bossent là-bas, on le voit sur leur visage. Ils ont l'air encore plus déprimé que les autres. Je n'y ai jamais foutu les pieds, dans le centre commercial, mais j'ai entendu des gens en parler. Des caissières, des vendeurs, des magasiniers. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne vendaient pas du rêve. Plutôt crever que d'aller bosser là-bas. Et plus, même moi, au département des données de *Rox*, je gagne plus qu'eux. Ils sont baisés sur toute la ligne. Mais bon, c'est comme pour tout le reste, j'imagine qu'ils n'ont pas vraiment le choix.

J'arrive devant la porte à 5h54. Le gardien ne me laisse pas rentrer. Il n'est pas six heures, c'est normal, il veulent pas que je gratte des minutes. Ça me va. J'accepte les règles du jeu. Je suis pas le seul, d'ailleurs, il commence à y avoir un petit attroupement. Finalement, à 6h, on nous laisse rentrer. Je monte au premier, et je m'installe à mon poste. Il y en a qui personnalisent leur espace, qui mettent des photos de leur femme, de leurs gosses ou de leur chien, des bibelot, des plantes verte. Pas moi. Moi, je vais pas faire de vieux os ici, je ne considère pas cet endroit comme le mien. C'est un poste de travail sur lequel je fais ce que j'ai à faire, et que j'ai bien l'intention de laisser derrière moi le plus vite possible. Ça fait bientôt deux ans que je suis ici. C'est trop long. Il est temps de partir. Le poste, c'est un petit bureau, une chaise, et un ordinateur. De chaque côté, deux plaques de plexiglas nous séparent des bureaux voisins. A ma droite, c'est une nouvelle, je crois qu'elle s'appelle Ana, je lui ai jamais vraiment parlé. A ma gauche, c'est Ben. Il est là depuis trois ans, et je ne l'aime pas. C'est un gratteur, il est connu pour ça, et ça lui cause des problème. Mais il

stagne, et il a pas un grand avenir ici. Celui-là, moins j'ai de rapports avec lui, mieux je me porte. Je sors ma bouteille d'eau que je pose sur la table, et je regarde la lumière. Il y a encore quelques mois, on n'était pas nombreux à arriver à 6h pile, et on était quasiment sûr de bosser dès qu'on arrivait. Mais il commence à y avoir de plus en plus de monde le matin, et ça devient plus compliqué. Au bout de dix minutes, ma lumière est toujours éteinte. Ça veut dire que j'ai raté la première vague, et ça c'est pas une bonne nouvelle. Parce que celui qui attrape la première vague et qui va vite, il est sûr d'avoir du boulot quasiment en continu. Mais si tu la rates, il faut prier pour qu'il y ait beaucoup de dossiers à traiter, ou que quelqu'un parte en pause pour que tu puisses récupérer les siens. Mais quand t'es dans la vague, tu pars pas en pause. J'ai entendu l'histoire de ce type qui avait mis du laxatif dans la bouteille de son voisin pour le forcer à quitter son poste et récupérer des minutes. Mais je ne sais pas si c'est une histoire vraie.

A 6h30, ma lumière ne s'est toujours pas allumée. Je commence à paniquer. Pour me calmer, je regarde un peu autour de moi. Environ la moitié des lumières sont éteintes. Ben est arrivé. Je regarde à l'autre bout de la pièce pour voir si Eva est là. Elle discute avec son voisin de gauche. La voir me fait du bien. Elle est jolie aujourd'hui, elle a attaché ses cheveux et porte une chemise bleue claire qui fait ressortir ses yeux. J'aimerais qu'elle regarde dans ma direction, mais elle ne le fait pas. Tant pis.

A 7h12, ma lumière s'allume enfin. Je regarde mon écran, j'ai un dossier B à traiter. C'est une bonne nouvelle, je vais pouvoir le faire rapidement et enchaîner. J'ai de bonnes statistiques sur les B. Avec un peu de chance, je vais pouvoir faire la matinée complète. Cinq heures. Pendant que je travaille, je refais les calculs que j'ai déjà fait cent fois. Deux cent heures en mars, deux cents heures en avril, et cent quatre-vingt en mai. Si j'arrive à en faire vingt avant demain soir, j'aurais un trimestre en double centaine, soit la possibilité de demander à passer en niveau 2. Ils ne sont pas obligé d'accepter, bien sûr, mais j'ai remarqué que l'équipe de Max n'a pas eu de passage en niveau 2 depuis septembre dernier. Et eux aussi sont jugé là-dessus. S'il n'a pas un membre de son équipe qui peut présenter trois mois à 200 heures avant la fin de l'été, Max devra rendre des comptes. Donc, en ce moment, c'est une bonne période. Si je fais mes vingt heures, c'est le N2 assuré. Mon seul problème, c'est que je ne connais pas le score des autres. Mais j'ai bien regardé les ampoules. Pour moi, les plus dangereux sont Ali et Zoé. Leurs lumières sont souvent allumées, et je pense qu'ils ont dépassé les cent cinquante heures sur les deux derniers mois. Mais Zoé est tombée malade est a raté trois jours. Elle est hors course. Quant à Ali, il a l'air d'avoir ralenti le rythme ces dernières semaines.

Le niveau 2, c'est un changement de vie radicale. Pour le travail, ça reste plus ou moins la même chose, mais on change de salle et au lieu de se retrouver à soixante, on est dans des petits bureaux de vingt personnes. C'est moins bruyant. Ensuite, les heures sont assurées, au minimum

cent par mois. Plus besoin de se demander si on va pas aller rejoindre Luc et son duvet crasseux devant la porte de la station de métro. Mais surtout, on peut prétendre aux logements N2. Les appartements ont deux pièces, on a le droit de recevoir des gens même la nuit, et ils sont beaucoup plus prêt du bureau. S'il fait beau, on peut aller travailler à pied. Mais, surtout, on n'y trouve que des niveau 2. C'est à dire des gens qui travaillent, qui sont sérieux, calmes, avec un vrai sens de l'hygiène. Fini la folle qui prend pas de douche, le vieux à l'hymne russe et les nuitards qui vous pourrissent la vie. Bonjour les soirée calmes, les échanges de politesse dans les escaliers et les repas entre voisins à discuter sport ou politique. Rox possède trois immeubles pour les niveaux 2, et j'ai déjà choisi celui dans lequel je voudrais habiter. Derrière la caserne, un ancien bâtiment de douze étages refait à neuf récemment. Les appartement sont spacieux, et les fenêtres orientées nord donnent sur le parking des militaires, autrement dit sans aucun vis à vis. Si j'arrive à avoir un logement là-bas, j'inviterai Eva. Savoir qu'une fille comme elle, si douce, si frêle, vit dans un immeuble N1, au milieu de tous ces cinglés crados, ça me rend malade. Moi, je la ferai venir chez moi, dans un grand appartement calme et propre. Elle est arrivée il y a moins de six mois et sa lumière ne s'allume pas beaucoup. C'est dur ici quand on est nouveau. Moi, je m'occuperai d'elle. Si je passe niveau 2, je pourrais peut-être m'arranger pour qu'elle ait des heures en plus. Si je passe niveau 2, surtout, je pourrais aller lui parler, et me présenter.

Je traite deux dossiers et ma lumière s'éteint. J'attends quelques secondes, mais elle ne se rallume pas. Il est 7h52. Je regarde autour de moi, la salle est pleine, tout le monde est arrivé. Je n'ai pas réussi à enchaîner, j'ai eu un dossier C et j'ai sans doute mis trop de temps. Les C, c'est une horreur, il faudrait qu'ils mettent à jour leurs indicateurs, c'est presque impossible de les traiter dans les délais. A côté, Ben commence à gueuler. Je le sentais nerveux depuis ce matin, à s'agiter sur son siège, avec sa lumière qui peine à s'allumer. Là, il est à deux doigts de tout envoyer bouler. Je ne dis rien, je ne regarde pas dans sa direction. J'ai un objectif à atteindre, je ne suis pas là pour me mêler des affaires des autres. Sauf que ce coup-ci, il ne se contente pas de grogner dans son coin, il commence à réellement brailler, et tout le monde se retourne pour le regarder. Finalement, au bout de trois minutes de ce petit manège, Max arrive. Il lui demande ce qui ne va pas. « Je me tape que des C et des D depuis une semaine » lui dit Ben. Je ne sais pas si c'est vrai, je ne crois pas. Les C et les D, généralement, ils sont rares, et répartis entre tout le monde. Mais Ben est le champion de la mauvaise foi. « Comment veux-tu que je fasse mes heures si à chaque fois je me tape les pires dossiers et que je suis considéré comme lent ? ». Max lui explique ce que je viens de dire, qu'il ne peut pas avoir eu que des C et des D, qu'il a forcément eu au moins quelques A et B et que, si il veut, il peut aller vérifier sur le dispatcher. Mais ça ne calme pas Ben. « S'il y a quelque chose à me reprocher, qu'on me le dise directement, mais qu'on évite de m'envoyer les dossiers les plus pourris les uns après les autres ! Ça sent l'arnaque, et je suis pas d'accord ». A ce moment-là, ma lumière

s'allume. J'ai pas le temps de continuer à écouter les conneries de Ben, et je me mets au travail. J'aimerais juste qu'il ferme sa gueule deux minutes histoire que je puisse me concentrer sur mon boulot. Max essaie de le calmer. Il y arrive finalement après lui avoir promis de vérifier les attributions manuellement durant les prochaines heures. Ben arrête de râler, et se remet à fixer sa lumière. Le spectacle est terminé, ceux qui n'avaient pas de travail et qui avaient profiter du show retournent à leur poste. Ben est soupe au lait, il parle beaucoup, passe son temps à dire qu'il va agir, mais ne fait jamais rien. De mon côté, j'enchaîne les dossier, et je travaille jusqu'à 11h30. Jusque là, c'est plutôt une bonne matinée.

A 12h30, ça fait une heure que ma lumière est éteinte. J'en profite pour sortir mon sandwich et faire mes calculs. Ben continue à maugréer dans son coin. J'évite son regard, je n'ai pas envie qu'il me prenne pour son confident. A priori, il fait peu d'heures en ce moment. Mais pour lui, ce n'est pas une question de niveau, il ne passera jamais au 2, ni de déclassement, il est largement au-dessus des cinquante heures. Non, c'est une question de salaire. Il doit être autour des cent heures ce mois-ci, un peu moins le mois dernier. Financièrement, pas vraiment de quoi flamber. Son erreur, c'est qu'il a deux enfants. Et que les mois à moins de cent heures, c'est compliquer de remplir l'assiette tous les jours. D'un côté, je compatis, surtout pour les mêmes. Eux, ils n'ont rien demandé, et ils n'y sont pour rien si leur père est un raté Mais d'un autre, je ne peux pas le plaindre. Quand on est au niveau 1, on ne fait pas de gosse. Ça, c'est mon idée. Bien sûr, au début, c'est la belle vie, on a droit à un appartement plus grand, dans un immeuble familial. Ben et sa petite famille ne sont pas emmerdés par les nuitards, eux, évidemment, c'est plutôt agréable. Mais la contrepartie, c'est qu'il faut faire des heures pour nourrir la petite famille, et quand on n'a pas les moyens de les faire, on ne peut s'en prendre qu'à soi-même. Si je passe au niveau 2, là oui, je commencerai à envisager une vie de famille. Avant ça, c'est hors de question.

12H45, la lumière ne s'allume toujours pas. J'ai envie de pisser. Je déteste quitter mon poste, je me méfie des gratteurs, mais parfois on n'a pas le choix. J'ai entendu dire que certain pissaient dans des bouteilles vides qu'ils ramenaient exprès pour ça. C'est peut-être vrai, je ne l'ai jamais vu. Moi, je reste un être humain, avec sa dignité, je vais au toilette pour mes besoins naturels. Quand je reviens à mon poste, cinq minutes plus tard, il y a un message sur mon écran. Un dossier transféré. Merde. Il fallait que ce soit pendant ces cinq minutes-là. Je regarde le nom de l'heureux bénéficiaire de mon absence : Ben. Ça m'énerve, mais je n'ai rien à dire. Ma lumière s'est allumée alors que je n'étais pas à mon poste, il avait parfaitement le droit d'intercepter la tâche. C'était un dossier A. Manque de bol pour moi, mais ça me donnera des argument s'il se remet à chialer sur son sort. Il commence l'après-midi avec un A, il a pas intérêt à se plaindre. Surtout qu'il l'a gratté. Enfin intercepté, je sais, mais avec certaines personnes, ça revient presque au même. En attendant, un

transfert, c'est pas bon pour moi. Je peux être certain que ma lumière ne va pas se rallumer avant au moins une demi-heure.

Je regarde Eva, elle est en train de manger une salade. Elle est belle, quand elle mange. Le type à côté de lui a sa lumière allumée, alors il lui fiche la paix. Je n'aime pas comment ce mec passe son temps à lui parler. On sent qu'elle n'aime pas ça. Elle lui répond poliment, mais ne le regarde jamais vraiment droit dans les yeux. Elle aimerait se débarrasser de lui, j'en suis sûr. Quand j'irai la voir, je lui dirai que j'aime bien la regarder de temps en temps. Pas trop souvent, parce que je ne veux pas qu'elle me prenne pour un cinglé, mais juste lui dire que ça illumine ma journée quand je peux la regarder cinq minutes, même si elle ne fait rien de spectaculaire. Ça devrait lui faire plaisir. Je l'imagine déjà, lorsque je l'inviterai chez moi dans un immeuble N2. Je lui ferai faire le tour du propriétaire, le salon, la chambre, la grande fenêtre sans vis à vis. Elle sera heureuse, à des années lumière du N1 où elle vit, elle sera parcourue d'un sentiment de liberté. Je dis ça, mais je ne sais pas si elle vit dans un N1. Je ne fais que l'imaginer. Peut-être a-t-elle de la famille en ville, peut-être a-t-elle trouvé une colocation dans le privé, ou quelque chose comme ça. Mais de toutes façons, même le N2 ne sera qu'une étape. Moi aussi, j'irai dans le privé, un jour. Un bel appartement, avec une terrasse, et un parking pour garer la *Sonax* bleue. Quand je serai hors niveaux. Il est tout à fait possible d'être hors niveau dans la gestion des données, à *Rox* ou ailleurs. C'est connu, quand on monte en grade, on est repéré par des entreprises concurrentes et là, il n'y a plus qu'à se vendre au plus offrant. Eva, elle, je suis sûr qu'elle est intelligente, et qu'elle aura aussi une grande carrière. Si elle est niveau 1, c'est sans doute pour les mêmes raisons que moi. Sa famille n'est pas riche et n'a pas pu acheter sa certification.

Je suis complètement perdu dans mes pensées quand j'entends le son de la cloche. Je regarde mon écran et voit l'interception. Ben, encore lui. Sauf que là, je n'étais pas parti pisser, j'étais bel et bien à mon poste. Je vois rouge. « Hey, espèce de salopard de gratteur ! Tu te crois où à piquer les dossier comme ça ! ». Je me lève d'un bon et je suis prêt à foncer sur lui. Dans la salle, tout le monde nous regarde. Quand on entend le mot « gratteur », on sait qu'il va y avoir de l'embrouille. Ce n'est pas un terme à utiliser à la légère. Mais là, c'est clairement une situation qui mérite son usage. Il m'a gratté un dossier. « Ta lumière était allumée depuis trois secondes ! Alors je me suis dit que tu devais te reposer et ne pas vouloir le prendre. C'est pas de la gratte, c'est une interception, j'ai le droit ! ». J'étais à deux doigts de lui mettre mon poing dans la figure. Trois secondes ? Mon œil, deux secondes tout au plus, j'étais un peu perdu dans mes pensées, mais ça ne m'a jamais fait rater un dossier. J'attrape ma chaise avec la main gauche, je ne sais pas pourquoi, peut-être que, instinctivement, je m'apprête à la lui jeter en pleine face, mais Max arrive. Il sent que ça va dégénérer, et il préfère intervenir. « Qu'est-ce qui se passe ici ? ». Je lui répond avant que Ben ne puisse commencer à chialer : « Il se passe que c'est un gratteur ! J'étais à mon poste, ma lumière

s'est allumée, et moins d'une seconde plus tard, avant que j'aie le temps de réagir, il l'a intercepté ». Max demande à Ben si je dis la vérité. Évidemment, il se défousse : « Non, il ne prenait pas la tâche, la lumière était allumée depuis au moins cinq secondes. Comme il ne réagissait pas, je l'ai interceptée. J'étais dans mon bon droit ». Cinq secondes ! Il se fout de moi celui-là ! Mais il faut que je reste calme, surtout devant Max. Je ne lui parle pas souvent, mais je pense qu'il a plutôt une bonne image de moi. J'ai besoin de lui pour passer niveau 2, il ne faut surtout pas qu'il me prenne pour un violent ou un menteur, un type qui ne sait pas garder son sang froid. Je lui demande avec calme s'il est possible de vérifier le temps avant interception. Il hésite. Il sait que ça peut foutre le boxon, il préférerait sans doute que tout ça se règle à l'amiable, sans dommage. Mais toute la salle a les yeux rivés sur lui, et il doit prendre ses responsabilités. Il accepte. Dès qu'il sort sa tablette, je sens que Ben n'est pas à l'aise. Il a intercepté avant les trois secondes, ça se lit sur son visage. Finalement, Max confirme : deux secondes et quarante-quatre centièmes. Ben a gratté, et maintenant tout le monde le sait. Il y a un léger murmure qui se propage dans la salle. Moi, je bois du petit lait. Max me renvoie le dossier et donne un avertissement à Ben. Je me rassoie et me remet au boulot. Mon voisin de gauche pourrait directement rentrer chez lui, avec un avertissement, il a zéro chance de voir sa lumière s'allumer aujourd'hui. Tant pis pour lui. Je déteste les gratteurs.

L'après midi n'est pas très animée. Arrivé à 19h, j'ai cumulé 1h50 de travail. C'est trop faible. Il reste une heure, je dois absolument obtenir des dossiers. Ben est encore là, ce qui est étrange. Généralement, il part un peu avant 19h. Pour ses gamins, toujours la même histoire. Mais ce soir, il prolonge. Je ne lui ai pas jeté un regard de tout l'après-midi. Il faut laisser retomber un peu les choses. En attendant, je ne suis pas en très bonne posture. Il va falloir que je travaille beaucoup plus demain, ou bien que je tente ma chance sans avoir atteint les deux-cent heures ce mois-ci, ce qui risque de coïncider. Je n'imagine pas une seconde que je ne puisse pas les atteindre, pas si près du but, pas après avoir cravaché comme ça pendant trois mois, ça n'aurait pas de sens. Non, demain, c'est vendredi, c'est généralement des bonnes journées, je vais y arriver, il ne faut pas que je commence à m'inquiéter.

Je regarde du côté d'Eva. Elle est toujours là, mais sa lumière est éteinte. Le type à côté s'est remis à lui parler. Cette fois-ci, elle lui fait face. Peut-être a-t-elle décidé de lui dire de la laisser tranquille une bonne fois pour toute. Mais cet abruti continue, il essaie de la faire rire. Elle rit par politesse. Il faut qu'elle fasse attention. A vouloir être trop gentil avec les gens, on peut finir par avoir du mal à s'en débarrasser. Et voilà que le mec commence à lui passer la main sur l'épaule ! Là, c'est une agression ! Il n'a pas le droit de la toucher comme ça sans son accord ! Mon sang ne fait qu'un tour et je me lève d'un bon. Entre la femme enceinte obligée de rester debout dans le métro et Ben qui me gratte un dossier, j'ai des envies de mettre des coups aujourd'hui. Mais ma lumière s'allume. Je ne sais pas quoi faire. Quand je me suis levé, tout le monde m'a regardé, y

compris Eva. Maintenant qu'un dossier arrive, avec les heures que je dois absolument faire, je n'ai pas le choix, il faut que je le prenne. Un son de cloche retentit. Je n'en crois pas mes yeux. Je regarde Ben avec une surprise non dissimulée. Ce salopard vient à nouveau de me gratter une tâche. Quelques heures à peine après la première fois, et après s'être pris un avertissement. Il est complètement cinglé. Il voit mon regard et s'empresse de dire : « Tu es debout ! Quand on est debout, on est en pause ! C'est une interception, j'ai le droit ! ». Mon poing lui atterrit directement dans la figure. J'entends un petit craquement au niveau de sa mâchoire. Il tombe de sa chaise. Mais je n'en n'ai pas fini avec lui. Je m'assois sur lui, et commence à lui donner des coups partout où c'est possible : dans le ventre, le visage, et même les jambes. Il est recroquevillé sur lui-même, les genoux remontés sur le torse, les bras qui tentent de protéger son visage, mais je n'en ai rien à faire, je cogne. Je l'entend pousser des plaintes et des gémissements. Fallait pas gratter, mon gars, fallait pas gratter. Deux types se jettent sur moi pour tenter de retenir mes bras et de m'empêcher de frapper Ben. Mais je ne me laisse pas faire. Je lève la tête, et je vois que toute la salle est là. Il y en a qui veulent me retenir, et d'autres qui insultent Ben. Quand finalement trois gars réussissent à me mettre debout et à bloquer mes bras dans mon dos, une fille arrive par derrière et met un grand coup de pied dans les côtes de l'homme au sol en lui criant « sale gratteur ! On veut pas de toi ici ». Dans la foulée, certains applaudissent, et d'autre la repousse en arrière, ce qui ne plaît pas à son ami qui vient mettre un grand coup de poing à celui qui s'en est pris à elle. La rixe a commencé. Ça part dans tous les sens. Au sol, Ben a le visage en sang, il tremble et il pleure. Bien fait pour sa gueule. Moi, je me prend un coup dans les côtes, je n'arrive pas à voir qui me l'a donné, mais c'est suffisant pour me donner la rage et me permettre, d'un coup sec, de me détacher de l'emprise que les bon samaritains avaient sur moi. Je me lance dans la mêlée. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis empli de rage, de haine, de colère, je tape, je tape sur tout ce qui bouge. Et je reçois des coups aussi, certains assez violents. Et ça me fait un bien fou. Mon excitation de retombe pas, c'est le bordel général, il y a des gens à terre, d'autre qui hurlent, mais personne ne se cache. Finalement, la sécurité arrive. Ils sont nombreux, et ils réussissent à arrêter la bagarre assez rapidement. Lorsqu'ils demandent ce qui s'est passé, tout le monde me pointe du doigt. J'assume. J'ai corrigé un gratteur, ce qui est arrivé ensuite ne dépend pas de moi. Ils me demandent de les suivre. J'obéis.

Dans le bureau du directeur d'étage, les choses se passent assez vite. Il me demande de lui expliquer ce qui s'est passé, je m'exécute. Je sais qu'on n'a pas le droit de taper ses collègues, mais tout le monde déteste les gratteurs, y compris les directeurs. Celui-là m'écoute, et me dit que je suis suspendu une semaine. J'essaie de me défendre, mais il ne veut rien savoir. On me raccompagne à la sortie.

Une semaine. C'est mort pour les deux-cent heures, et c'est foutu pour la demande niveau 2 ce mois-ci. Je devrais être en rage, mais la rixe a calmé mes nerfs. Je suis en fait plus déterminé que

jamais. J'en veux à tout ce système, aux faibles comme Ben qui tentent d'embarquer tout le monde dans leur médiocrité, à Max qui n'a pas su prendre la bonne décision, à Eva qui a fini par quitter la salle après la rixe en tenant le bras du sale type qui n'arrête pas de la draguer, au directeur d'étage qui ne comprend rien des réalités du niveau 1. Mais je ne vais pas me laisser faire, ça no, ce serait mal me connaître. Qu'ils aillent tous se faire voir ! La semaine prochaine, je reviendrai. Et je ferai mes heures. J'étais pas loin cette fois-ci, la prochaine, ça passera. Deux-cent heures durant trois mois de suite, j'en suis capable, je le ferai, et là, je passerai niveau 2. Il ne pourront pas m'en empêcher. Je connais mes droits !